ESQUISSE

N° 116.

DU

CHOLÉRA-MORBUS DE GRENELLE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 5 juillet 1832, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR JOSEPH-LÉON MARIE, de Caen,

Département du Calvados;

Ex-interne de l'Hôtel-Dieu de Caen; commissionné par le Comité central de salubrité publique pour le traitement des cholériques de Grenelle.

Principiis obsta; serò medicina paratur,
Cùm mala per longas invaluêre moras.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1832.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD, Examinateur.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / JULES CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL, Examinateur.
Pathologie et thérapeutique générale	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU, Président.
Clinique médicale	FOUQUIER. / BOUILLAUD. / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / DUBOIS, Suppléant. / DUPUYTREN. / ROUX, Examinateur.
Clinique d'accouchemens	

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Gerdy.
Bayle.	Gibert, Examinateur.
Blandin.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin-Solon.
Brongniart, Suppléant.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux.
Devergie.	Sandras.
Dubled.	Trousseau.
Dubois, Examinateur.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE.

Les nombreux sacrifices que vous avez faits pour moi, les soins que vous avez donnés à mon éducation, votre amour et vos bontés, m'imposent le devoir de vous dédier ce faible opuscule ; mais croyez qu'ici je cède plus encore au mouvement d'un cœur reconnaissant ; et mes efforts constans pour votre bonheur vous en donneront chaque jour un nouveau gage d'assurance.

A MES SŒURS

ET A MON FRÈRE EUGÈNE.

Gage d'amitié fraternelle.

J.-L. MARIE.

ESQUISSE

DU

CHOLÉRA-MORBUS DE GRENELLE.

Grenelle, surnommé le *Beau*, pour l'élégance de ses constructions, est un joli village de sept années d'existence seulement, fondé par une société d'entrepreneurs, dans la plaine de ce nom, aux portes de Paris, entre Vaugirard au sud-est, Passy et Auteuil au nord-ouest, dont il est séparé par la Seine; Paris au nord-est, et la vaste plaine qui vient aboutir aux coteaux de Sèvres et de Meudon au sud-ouest.

Cette plaine, trop connue pour être décrite ici, offre une pente si douce du nord-est au sud-ouest, qu'on serait tenté de croire qu'elle est partout au même niveau. Le sol est formé par le limon d'atterrissement, onzième formation des terrains tertiaires. « Il se compose de « limon brunâtre près de la rivière, de sable fin dans son milieu, et de « gros sable ou même de cailloux roulés vers le pied du plateau. » (*Cuvier* et *Brongniard.*) Ce limon a sept mètres d'épaisseur, et repose sur la craie. Nul courant d'eau ne traverse le village; les habitans boivent

les eaux de la Seine, ou celles de leurs puits, qui sont en général assez bonnes.

Grenelle se compose de quatorze rues tirées au cordeau ; cinq sont presque parallèles à la Seine ; les autres, à l'exception de deux dont la direction est diagonale, les coupent à angle droit ; une seule est entièrement pavée, quatre ou cinq autres offrent un demi-pavage ; le reste n'a qu'un ruisseau moyen pour l'écoulement des eaux, qui se fait très-mal, à cause du peu d'inclinaison et de l'imbibition du sol. Une église semi-gothique, un théâtre, un pont sur la Seine, une gare, une scierie de planches à la mécanique, une fabrique de fer, deux de noir animal, acide hydrochlorique, eau de javelle et autres produits chimiques, une de bitume, une de cordes harmoniques, une de colle-forte, une fonderie de suif, deux distilleries d'eau-de-vie de pommes de terre, une filature de coton, quelques jolies maisons de campagne, sont tout ce que Grenelle offre de remarquable. La plupart des habitations se groupent par cinq à six ; beaucoup sont isolées, trois rues seulement présentent une suite de maisons non interrompue ; elles sont vastes, bien aérées ; la plupart n'ont que deux étages ; l'intérieur en est bien distribué, commode et spacieux. Mais ces avantages sont contre-balancés par les miasmes infects qui se dégagent des eaux stagnantes de toutes parts. Il existe en effet, sur un terrain exploité jadis comme carrière de sable et silex et formant la limite des communes de Grenelle et de Vaugirard, des mares fort étendues, où viennent croupir toutes les eaux de cette dernière commune. Elles sont d'une puanteur telle, qu'il est difficile de s'en former une idée et de concevoir que leurs bords puissent être habités. Heureusement un aqueduc, sur le point d'être terminé, va délivrer la contrée d'un pareil foyer d'infection. Il y a en outre dans Grenelle environ cinquante blanchisseurs, dont les eaux s'écoulent en nappe sur la surface du sol, ou vont se perdre dans des puisards, la plupart à découvert ; joignez-y les eaux croupissantes dans les rues, les émanations impures des nombreuses fabriques et usines où sont traitées des matières animales et végétales, et l'on verra que Grenelle, avec de charmantes

habitations, au milieu d'une plaine immense, dans un terrain sec et sablonneux, sur le bord d'un beau fleuve qui ne l'inonde jamais, balayé sans cesse par les vents d'est et d'ouest, abrité par les hauteurs de Chaillot et de Passy contre le froid aigu du nord, par celles de Vaugirard et de Meudon contre le souffle brûlant du midi, est pourtant un séjour assez malsain (1).

La population est d'environ dix-sept cents âmes. Là, comme partout ailleurs, la classe riche est peu nombreuse ; la masse des journaliers y est même en proportion plus forte qu'en toute autre localité. Sauf les usines, il ne s'y fait que du commerce de détail et en petite quantité. Des nourrisseurs, quelques cultivateurs et jardiniers, une multitude d'ouvriers employés dans les fabriques et buanderies de la commune, les manufactures de tabac du Gros-Caillou et de cotons de la rue de Sèvres, des marchands de vin nombreux aux portes de Paris, quelques menuisiers, maçons, serruriers, tailleurs, cordonniers, etc., forment la population. En général le pays est pauvre; la très-grande majorité de ceux qui ont réclamé nos soins étaient malheureux, d'une excessive malpropreté et d'une déchirante insouciance. Si nous avons été touchés de plus d'un trait de dévouement,

---

(1) Cette commune, parfaitement administrée, doit être assainie au moyen de ruisseaux en pavés, qui seront établis dans toutes les rues, et de bornes-fontaines dont les eaux en faciliteront le lavage. Je saisis cette occasion pour adresser mon faible hommage au dévouement de l'homme bienfaisant que les Grenellois ont choisi pour maire. M. Juge, ancien avoué, savant jurisconsulte, est un de ces philanthropes, si rares de nos jours, qui parlent peu de bienfaisance, mais qui l'exercent. Dès les premiers jours de l'épidémie, il a demandé des médecins au conseil de salubrité publique; sa maison, sa table leur ont été offertes; un de ses appartemens a été transformé en pharmacie, où les malheureux trouvaient jour et nuit des secours. Par ses soins une ambulance a été établie pour les communes de Grenelle et de Vaugirard; il allait lui-même consoler les malades, et plus d'une fois il a relevé notre courage abattu. Heureuses les communes administrées par de tels hommes!

combien de fois n'avons-nous pas assisté au hideux spectacle de l'égoïsme, de l'apathie et de l'impassible ingratitude !

Le choléra-morbus a exercé ses ravages dans Grenelle du 29 mars au 1^er^. mai 1832, époque où il a disparu entièrement.

Le 29 mars 1832, à quatre heures du soir, après avoir été précédé de quelques diarrhées avec injection des conjonctives, le choléra-morbus se manifesta sur la femme Mousset, vieille marchande de lignes, habitant une cabane isolée au bord de la Seine, un peu au-dessus du pont. De là il a paru sur divers points de la commune, sans qu'on puisse indiquer le moindre rapport entre le voisinage ou l'éloignement du fleuve et la direction des rues parallèles ou transversales à son cours.

Les cas se multiplièrent avec une effrayante rapidité; ils devinrent plus nombreux de jour en jour, et le médecin étant lui-même tombé malade, quatre étudians furent envoyés par la commission centrale de salubrité publique, le 4 avril, pour donner leurs soins aux cholériques. Les renseignemens dont ils se sont entourés leur permettent d'établir les faits suivans :

La marchande de lignes dont il vient d'être parlé n'était point allée à Paris depuis long-temps lorsqu'elle a été atteinte; c'était d'ailleurs le jour où les feuilles périodiques épouvantaient la capitale de l'annonce irréfléchie du choléra.

Les malades qui furent attaqués le lendemain, sur divers points de la commune assez éloigné, n'avaient eu aucun rapport médiat ou immédiat avec la femme Mousset.

Les premiers malades appartenaient à la classe ouvrière; c'étaient des personnes âgées, mal vêtues, mal nourries, faisant un grand abus de liqueurs alcoholiques et d'ail. Il ne sera pas inutile de noter ici la forte consommation d'ail que font les Grenellois pauvres. Dans tout le cours de l'épidémie, très-peu de personnes aisées ont été atteintes; un plus petit nombre encore a succombé.

Le mal a saisi tantôt simultanément, tantôt successivement plu-

sieurs individus réunis sous le même toit; toutefois les cholériques isolés ont été les plus nombreux. Les malades ont éprouvé les premiers symptômes de quatre à dix heures du matin ou de quatre à onze heures du soir; un seul a été atteint à midi. Lorsque la mort arrivait, c'était presque toujours dans la soirée ou dans la nuit.

Aucun médecin n'a été attaqué, mais tous ont subi l'influence épidémique; elle a été du reste ressentie par toute la population; les cas exceptionnels sont rares, et il n'est homme du monde un peu observateur qui n'ait remarqué l'injection des conjonctives, phénomène général et saillant pour quiconque avait des yeux. Avec cette injection, l'influence cholérique déterminait des velléités de crampes et de diarrhée, des lassitudes, une pesanteur de tête et d'esprit, une disposition singulière à accueillir les contes les plus absurdes; quelquefois de l'insomnie, de l'inappétence, un état général difficile à peindre; on vaquait à ses occupations sans garder le lit ni la chambre; mais, pour me servir de l'expression consacrée, on n'était pas dans son *assiette ordinaire*, surtout les premiers jours.

Nous n'avons rien observé qui pût faire croire à la contagion; on a bien vu la mère et deux fils, l'enfant et la nourrice successivement attaqués; mais le père et la fille, mais ceux qui donnaient des soins ne l'ont pas été, mais des enfans à la mamelle ont été malades sans que la nourrice ait été incommodée, mais la nourrice l'a été sans que l'enfant ait rien ressenti.

Quoique nous ayons noté avec soin la direction et l'intensité des vents, la sécheresse et l'humidité de l'air, la sérénité du ciel et les nuages, les hauteurs barométriques et thermométriques, nous ne les rapporterons point ici, parce qu'aucune relation ne nous a paru établie entre ces phénomènes et la marche de l'épidémie; nous n'avons pu faire aucune observation électro-magnétique, c'est peut-être dans ce genre qu on découvrira quelque rapport. Si le fait qu'on nous a raconté sur la décroissance de la force attractive des barres aimantées est vrai, il serait de la plus haute importance de le constater. Les savans de l'Observatoire publieront probablement un travail sur cet objet.

Voici le tableau général des personnes atteintes du choléra-morbus.

MORTS.					GUÉRIS.				
Rues parallèles à la Seine.					*Rues parallèles à la Seine.*				
	Hommes.	Femmes.	Garçons et filles.			Hommes.	Femmes.	Garçons et filles.	
Croix de Nivert...	3	4	8		.....	7	10	11	
Dauphine.....	0	1	0		.....	1	2	5	
Violet.....	3	3	2		.....	1	2	3	
De Grenelle.....	3	0	0	42	.....	2	2	1	58
Quai de la Cunette.	4	5	2		.....	1	1	1	
—— de Javelle..	2	2	0		.....	4	1	3	
TOT.....	15	15	12		TOT.....	16	18	24	
Rues perpendiculaires à la Seine.					*Rues perpendiculaires à la Seine.*				
Fondary.....	4	1	3		.....	1	0	1	
Ginoux.....	1	1	0		.....	0	0	1	
D'Angoulême.....	1	0	1	21	.....	2	0	3	15
De la Vierge.....	3	1	1		.....	1	2	1	
Le Tellier.....	0	2	2		.....	0	1	2	
TOT.....	9	5	7		TOT.....	4	3	8	
Rue oblique à la Seine.					*Rue oblique à la Seine.*				
Frémicourt.....	2	2	4	8	.....	2	1	0	3
TOTAUX....	26	22	23	71		22	22	32	76

Ajoutez au chiffre des morts 3 hommes et 5 femmes décédés à l'ambulance établie dans une rue parallèle à la Seine, et vous aurez :

Malades, 155.

Morts, 29 hommes, 27 femmes, 23 filles et garçons; en tout, 79.

Guéris, 22 hommes, 22 femmes, 32 filles et garçons; en tout, 76.

On voit, pour les morts, que la proportion des personnes mariées est la plus forte ; la plupart avaient atteint quarante ans.

Une observation contraire s'applique à ceux qui ont guéri.

Quoique le chiffre des rues parallèles à la Seine égale 100, il est difficile d'établir un rapport ; car, s'il est vrai que les cas y aient été plus nombreux, ce sont aussi les rues les plus peuplées.

Proportion des cholériques entre 9 et 10 sur 100 habitans.
Morts, entre 4 et 5 sur 10 malades.
Guéris, entre 4 et 5 sur 10 malades.

Mais ce nombre de 155, relevé sur l'état dressé à la mairie, n'est pas exact. On n'y a pas compris trente à quarante individus, presque tous blanchisseurs, atteints, du 8 au 15 avril, de diarrhée cholérique blanche avec débilité générale, qui les força de s'aliter, et qui tous ont guéri. On n'y voit pas figurer non plus environ une dixaine d'enfans de six semaines à quatre ans, pour lesquels on n'a pas réclamé nos soins, et qui tous ont dû leur salut aux seules forces de la nature, comme nous nous en sommes convaincus dans le cours de nos visites. Il en résulte que le nombre des cholériques de Grenelle peut être évalué, sans exagération, à 200 ; et alors la proportion sera :

Malades, 200. Morts, 79. Guéris, 121.
Cholériques, presque 12 sur 100 habitans.
Morts, entre 4 et 5 sur 12 cholériques.
Guéris, entre 7 et 8 sur 12 cholériques.

Dans ce nombre, nous en avons eu à traiter spécialement 45 (sans compter ceux affectés de diarrhée cholérique blanche) ; c'étaient : 17 hommes mariés, 8 femmes mariées, 4 veuves, 8 hommes célibataires, 8 femmes célibataires.

Ages.		*Professions.*	
8	— de 4 à 17 ans.	3	— marchands de vin.
4	— de 18 à 30	6	— portiers.
8	— de 30 à 40	2	— maçons.
8	— de 40 à 50	13	— blanchisseurs.
15	— de 50 à 60	3	— cordonniers.
2	— au-dessus de 60	5	— ouvriers en tabac et noir animal.
		2	— nourrisseurs.
		2	— rentiers.
		1	— charretier.

Dont 18 morts : 11 hommes, 7 femmes ; 1 de 13 ans ; 3 de 30 à 40 ; 4 de 40 à 50 ; 10 ayant passé 50 ans (1). Et 27 guéris : 13 hommes, 14 femmes ; 7 de 4 à 17 ans ; 4 de 18 à 30 ; 5 de 30 à 40 ; 4 de 40 à 50 ; 7 ayant passé 50 ans.

On voit par ce tableau, dont les résultats diffèrent peu de ceux obtenus par chacun de mes collègues, que la mort a frappé surtout la vieillesse. Sur dix-sept qui avaient passé la cinquantaine, sept seulement se sont rétablis, tandis que sur huit de quatre à dix-sept ans, un seul a succombé. Les blanchisseurs d'abord, ensuite les portiers et les ouvriers en produits chimiques, ont été le plus maltraités ; la proportion des blanchisseurs est vraiment effrayante, elle surpasse de plus du double celle des autres professions : il ne faut pourtant pas oublier qu'ils forment eux seuls près du tiers de la population Les femmes ont aussi un peu moins souffert que les hommes.

La maladie a offert, nous ne dirons pas plusieurs modes d'invasion (les mêmes symptômes se sont presque toujours reproduits),

---

(1) Le jour de notre arrivée nous donnâmes des soins à 6 malades atteints depuis dix à quinze heures ; 4 étaient morts le lendemain.

mais divers degrés d'intensité. Ainsi, dans la première huitaine, lorsque nous avons vu des malades périr en sept et douze heures, la période d'invasion, connue dans le monde sous le nom de *cholérine*, a souvent duré bien moins d'une heure. Hâtons-nous de dire toutefois que tous avaient la diarrhée, des digestions pénibles ou des crampes depuis plusieurs jours; mais passé le 10 avril, tous les symptômes, dont la marche rapide ne laissait pas au médecin le loisir de se reconnaître, arrivaient lentement et venaient se dessiner, pour ainsi dire, l'un après l'autre, lorsque, sans rompre brusquement leur chaîne, on lui laissait le temps de se dérouler.

Nous distinguerons dans le choléra quatre périodes.

La première période, *période d'invasion*, s'est caractérisée par: malaise général, accablement, frissons, vertiges, éblouissemens, céphalalgie susorbitaire, perception insolite et exquise des plus faibles odeurs, envie de vomir, parfois des vomissemens et de la diarrhée (alors le mal s'aggravait rapidement); d'autres fois, absence de ces deux symptômes; de plus, et c'est là le point capital, injection et souvent ecchymose transversale des conjonctives; crampes, surtout dans les membres abdominaux; spasme du diaphragme, donnant aux malades la sensation d'une barre transversale au-dessous de la poitrine; quelquefois sentiment d'un liquide glacé coulant sous la peau des membres (1); urines supprimées ou rares et troubles, pouls faible, petit, plus lent que de coutume.

Cette période a duré depuis une demi-heure juqu'à plusieurs jours.

La seconde période, *période de froid* (*choléra algide, cyanosé* de nos Grecs; pourquoi ne pas dire *anématé, iodé?* c'eût été beaucoup plus exact), s'annonçait par: refroidissement subit de toute la surface externe du corps, non perçu par le malade; couleur pâle ou violacée de la peau, sueur froide, peau chagrinée, peu sensible,

(1) Nous n'avons observé ce symptôme que chez trois jeunes femmes hystériques.

ayant peu de ressort ; pouls nul ou presque nul ; battemens du cœur, murmure respiratoire à peine percevables ; voix éteinte, entrecoupée, soufflée, comme on l'a dit ; yeux enfoncés dans les orbites, noirâtres, ecchymosés, secs, ou couverts de cet enduit que l'on observe sur le cadavre ; nez effilé, glacé ; poils des narines, cils neigés d'une matière pulvérulente blanchâtre ; traits fortement rétractés, joues creuses ; haleine et langue froides ; aspect cadavérique ; anxiété extrême, syncopes fréquentes, idée d'une mort prochaine ; spasme diaphragmatique plus violent ; presque toujours sentiment d'une chaleur interne brûlante et d'un poids impossible à soulever ; crampes très-douloureuses ; vomissemens multipliés ; selles involontaires, fréquentes, lancées avec force et rapidité, de couleur roussâtre d'abord, puis offrant l'aspect d'une forte décoction de riz ; urines abolies.

Sa durée a varié singulièrement. Quelques malades ont succombé dans cette phase de la maladie, ç'a été le très-petit nombre ; ils ont offert alors un mieux sensible ; leurs vomissemens cessaient tout à coup, ils disaient éprouver un grand soulagement. Détente fatale ! la vie se dégageait de ses entraves, quelques instans restaient à peine à compter.

Dans la troisième période, *période de réaction*, le pouls se ranimait ; la face tendait à se décadavériser ; la langue, couverte d'un enduit visqueux, épais, noirâtre au centre, d'une teinte de plus en plus lavée à mesure qu'il s'étendait vers les bords, était arrondie à sa pointe ; la peau se réchauffait ; on voyait s'établir une légère diaphorèse ; les vomissemens, les selles ou s'arrêtaient ou perdaient de leur fréquence ; anxiété diminuée ; paroles plus distinctes, plus sonores ; respiration plus sensible ; urines toujours supprimées ; toujours une grande prostration (1).

---

(1) Lorsque cet état s'est prolongé plusieurs jours, on a observé une éruption miliaire, deux cas de parotides, plusieurs de collapsus avec délire, coma, hoquet, soubresauts de tendons, respiration stertoreuse, météorisme, abdomen

Cette période a duré depuis une demi-heure jusqu'à six jours : c'est dans le dernier cas que les symptômes typhoïdes énoncés dans la note ont été observés.

Enfin la quatrième période, *période d'asphyxie*, se manifestait par la réapparition et l'intensité plus grande des effrayans symptômes de la seconde; pourtant, s'il y avait encore quelques selles involontaires, les vomissemens avaient cessé; mais le bris des forces était à son comble, la respiration courte, précipitée; l'haleine froide, les syncopes fréquentes ; on eût dit un vieillard agonisant : tout annonçait une fin prochaine.

En général, sa durée n'a pas dépassé cinq heures, souvent elle a été bien moindre.

Ces diverses périodes n'ont pas toujours eu l'ordre de succession que nous venons de leur assigner; on ne l'a observé que quand la maladie, abandonnée à elle-même, n'a point guéri, lorsque les soins ont été tardivement administrés, ou quand ils ont été insuffisans au début. Dans le plus grand nombre des cas, la seconde période a manqué ; alors celle de réaction s'est manifestée par des sueurs excessivement abondantes, souvent prolongées au-delà de quarante-huit heures, et pendant lesquelles venaient périodiquement se dessiner, comme après la guérison des fièvres intermittentes, les nuances légères des plus dangereux symptômes de la seconde phase : c'est du moins ce qu'ont observé sur elles-mêmes plusieurs personnes habituées à analyser leurs sensations. Nous avons eu d'ailleurs trois terminaisons du choléra par la fièvre intermittente tierce la mieux caractérisée.

On a vu les phénomènes de la seconde période reparaître plusieurs fois et alterner avec ceux de la troisième : ces derniers se sont aussi montrés dans le cours de la quatrième.

---

brûlant et tendu. Les parotides ont suppuré, et les malades ont guéri. On avait employé un traitement excitant interne et externe; a-t-il déterminé ces graves accidens?

On n'a point observé de récidive ; mais trop souvent l'indocilité des malades, et plus encore des personnes chargées de leur donner des soins, a déterminé des rechutes presque toujours funestes.

Si dans cette terrible affection la convalescence a été généralement prompte à se déclarer, combien sa marche vers une guérison complète a été lente ! Il reste une débilité, un brisement des membres, dont les affections typhoïdes n'offrent qu'une faible image : « La face « est pâle, amaigrie, contractée, allongée ; les yeux ternes, humides, « languissans ; la paupière inférieure conserve encore quelque chose « de son ancienne lividité ; la langue blanche, épaisse et molle, a sou- « vent sur ses bords une légère rougeur ; la bouche est pâteuse, et le « goût vicié. Quelques malades ont très faim, et la moindre alimen- « tation leur cause de la fatigue, ou même des douleurs à l'épi- « gastre. Les surcharges alimentaires rappellent la cardialgie et les « douleurs abdominales ; des vents sont fréquemment rendus, et par « haut et par bas ; le sommeil difficile, léger, est interrompu par des « rêves fatigans ; le convalescent accuse sans cesse un état indéfinis- « sable de langueur et d'abattement. Les muscles, le cerveau, le « cœur, le canal alimentaire, trahissent surtout cette déperdition des « forces. » (Rapport de l'Académie de médecine.) Dans cette belle description, on a sans doute oublié de noter les nombreux cas de battemens du tronc céliaque, simulant un anévrysme de l'aorte abdominale, et terrifiant l'imagination des malades. Nous les avons observés bien des fois.

Nous n'avons pas fait d'autopsies cadavériques ; l'autorité les avait défendues, et les parens s'y sont constamment refusés ; l'un de nous a seulement eu occasion d'observer une fois le remuement des doigts, deux heures après la mort.

Qu'est-ce que le choléra ? Quelle est sa cause ? Est-ce une inflammation ? Est-ce une névrose ? Est-ce un empoisonnement miasmatique ? Est-ce une asphyxie ? Est-ce une fièvre intermittente, pernicieuse ? Qu'est-ce que le choléra ?

Si nous composions un traité sur cette affreuse maladie, nous

pourrions discuter longuement toutes ces questions, nous lancer et nous perdre, avec les auteurs, dans la région des hypothèses, parler de nuances inflammatoires, de miasmes insensibles à nos organes, et rebelles aux instrumens, d'insectes inaccessibles à nos sens grossiers, d'un défaut de proportion entre les gaz de l'atmosphère, trop minime pour être appréciable, de l'immobilité de l'air quand il est constant qu'il a été très-agité, des phénomènes électriques, du froid, du chaud, que sais-je? Avec une lueur d'esprit et d'imagination, la carrière est immense; nous pourrions comparer entre elles toutes ces théories, et en faire sortir aisément cette vérité palpable, que la cause première du choléra-morbus est inconnue. Mais, ne faisant qu'un croquis local, il nous suffira d'un exposé rapide de nos conjectures sur la cause secondaire et déterminante du choléra.

Nous croyons qu'elle réside dans une altération du sang, suite d'une hématose imparfaite.

Nous croyons que cette réaction subite des traits, ce froid extérieur, cette chaleur interne, ces contractions insolites, cette perturbation des sécrétions, ce défaut instantané d'harmonie dans toute la machine, ne peuvent être produits que par la réaction, les mouvemens irréguliers et désordonnés, si l'on veut, du système nerveux, privé de l'influence d'un sang réparateur.

Nous croyons enfin que l'asphyxie, pour être lente, n'en est pas moins de la dernière évidence; que l'hématose imparfaite, déterminant d'abord les mouvemens tumultueux et anormaux de l'organisme, se fait de plus en plus mal, contrariée qu'elle est par les contractions spasmodiques des muscles respirateurs, notamment du diaphragme, qui en sont la conséquence immédiate; que de là naissent les symptômes alarmans du choléra; que la persistance de ces symptômes enraye à son tour l'hématose; qu'ainsi le sang veineux passe successivement dans le système artériel, et que la mort a lieu, comme dans l'asphyxie, par manque d'air.

On eût pu donner plus de développement à ces idées, elles suffisent pour être compris. On s'est abstenu d'émettre une opinion sur la

cause première ; la leçon de Molière et son *cur opium* sont toujours présens à notre pensée : et qu'eût-on pu dire ? Les causes primitives ont toujours échappé à notre intelligence ; nous vivons entourés de mystères ; la nature, sublime dans ses combinaisons, marche silencieuse et couverte d'impénétrables voiles. Quel homme pourra jamais se flatter de les rompre ? N'essayons donc point de démêler ces nœuds inextricables : *Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat*, a dit l'orateur romain. Mais les agens sensibles que la nature emploie, c'est sur eux que doit se fixer notre attention ; or, voici ce que tous les praticiens ont pu remarquer.

Le sang des cholériques est altéré physiquement et chimiquement.

Physiquement. Il est très-poisseux, et renferme parfois tant de gaz, qu'il forme une masse spongieuse dans le vase qui l'a reçu : ce cas est le plus rare ; ordinairement les bulles de gaz viennent à la surface, creusent le caillot, et lui donnent, en crevant, l'aspect d'un gâteau d'abeilles. Il est totalement privé de couenne inflammatoire ; exposé à l'air, il rougit peu ; des rayures, plus noires que le reste de la masse, lui donnent l'aspect de l'acajou. Je ne sais pourquoi on a dit et répété à l'infini qu'il ne s'en séparait pas de sérum ; il est très-vrai que dans la deuxième et surtout la dernière période il en contient bien peu ; mais on aurait dû faire cette distinction importante, que c'était seulement dans ces deux périodes, où il est du reste très-difficile à obtenir ; car dans la première et la troisième, si la seconde a manqué, on voit le caillot nager au milieu d'une sérosité abondante et d'apparence huileuse. Du reste, je crois qu'il est facile d'en donner la raison : lorsque toute la sérosité a été versée à la surface intestinale et cutanée, il n'en reste plus dans le sang.

Chimiquement. Une proportion de carbone plus considérable a été démontrée. On a pourtant lieu de s'étonner de l'imperfection des diverses analyses qui ont été faites ; nous n'avons lu dans aucune la

nature de ces gaz si abondans et si extraordinaires. Auraient-ils échappé à l'attention de ces savans chimistes?

M. *Magendie* cite le fait d'une artère ouverte sur le vivant, dont on a retiré du sang veineux.

Un fait dont on n'a point parlé est celui-ci : lorsque, dans la période de froid, on tente la saignée, et que, pour faciliter l'issue du sang, on promène son doigt sur le trajet de la veine, on voit souvent sortir un gaz au lieu de liquide. Nous avons comprimé la veine immédiatement au-dessous de la piqûre, dans l'idée que l'air extérieur s'y introduisait après la friction, et nous avons vu, avec étonnement, le même phénomène se reproduire.

Un autre fait relatif à la saignée : dans la première période, après avoir obtenu à peine une once de sang, nous avons vu trois fois, au moment où nous enlevions la bande compressive, le liquide s'échapper tout à coup de la plaie, en nappe, il est vrai, mais avec assez d'abondance pour être difficile à maîtriser; nous nous sommes assuré que la partie supérieure de la veine le fournissait seule : une compression avec le doigt, au-dessous de la plaie, n'a pas mis obstacle à l'écoulement. Ce fait s'explique par la diminution notable de l'action du cœur et le refoulement nécessaire du sang dans le système veineux.

Enfin, ce qui fortifie encore nos conjectures, nous avons saigné plusieurs personnes qui concevaient des craintes, et d'autres, disons-le, comme simple essai : toujours nous avons observé cet aspect *acajou* du caillot plat, sans couenne et nageant dans une abondante sérosité huileuse, mais peu ou point d'excavations à la surface. Disons en passant qu'aucune de ces personnes n'a été postérieurement attaquée. Une perturbation violente de l'économie, produite par la saignée ou par tout autre moyen, préserverait-elle du choléra (1)?

Nous sommes loin de nous dissimuler les nombreuses objections que l'on peut adresser à cette manière de voir ; aussi nous bornons-

---

(1) *Rullier* a employé sans inconvénient, pendant le cours de l'épidémie, le traitement de la Charité contre la colique de plomb.

nous à une simple profession de foi, évitant avec le plus grand soin le terrain brûlant des discussions théoriques.

Quel est le traitement du choléra-morbus? Nous suivrons ici le même système, et, sans approuver ni improuver en rien les divers modes de traitement employés par les nombreux médecins de la capitale, nous nous bornerons au rôle de simple narrateur; le titre de cette esquisse exclut d'ailleurs toute discussion à ce sujet, et nous force d'être seulement l'historien des méthodes curatives employées dans la commune de Grenelle.

Elles ont varié dans le cours de l'épidémie, et dans chacune des quatre périodes que nous avons considérées dans le choléra-morbus.

Sortis de Paris dès les premiers jours de l'invasion, nous n'avions pu assister qu'à deux nécropsies; l'absence complète de lésions organiques, coïncidant avec la stase veineuse de tous les tissus, la contraction des muscles et celle si singulière de la vessie, avaient fait naître en nous l'idée d'une névrose au suprême degré. Le traitement par le punch, de M. *Magendie*, était alors celui qui semblait le mieux réussir; il fut adopté d'un commun accord et employé indistinctement toute la journée du 4, avec cette seule modification que, les bons alcohols étant rares, notre punch se composa d'une bouteille de vin rouge dans laquelle on faisait bouillir, pendant dix minutes, une demi-livre de sucre et deux onces de cannelle en poudre; on l'administrait à la dose d'un quart de verre, chaud, chaque demi-heure; on essayait de réchauffer le malade avec des briques, des fers chauds, des bassinoires, des bouteilles d'eau chaude, de nombreuses couvertures; une infusion de thé chaude alternait avec le punch; en même temps on employait les frictions sèches ou avec le vinaigre chaud et l'eau-de-vie camphrée.

La journée ne s'écoula pas sans que plusieurs de nous ne se fussent convaincus de l'insuffisance de ce traitement, et surtout du mauvais effet des boissons chaudes : outre qu'elles déplaisaient aux malades, elles provoquaient des vomissemens presque immédiats. Elles furent

dès-lors supprimées, et l'ont été constamment depuis, lorsque nous avons eu à traiter des malades arrivés à la deuxième période.

Les décès ayant été nombreux dans la nuit, plusieurs abandonnèrent ce traitement. L'albumine délayée dans l'eau, employée la veille par l'un de nous contre un prétendu empoisonnement, avait paru réussir ; elle fut donnée à trois malades, mais sans succès : deux, atteints du matin, étaient morts avant cinq heures du soir. Il en fut de même du lait, dont nous avions gorgé quelques malades sur l'indication d'un marinier : son compagnon avait été sauvé depuis peu, nous assurait-il, par ce moyen. Le traitement employé alors à la Charité ne répondit point non plus à notre attente. D'autres traitemens par le laudanum, les lavemens de tabac, l'éther, l'ammoniaque et son acétate, le camphre, le sel gris, furent également mis en usage pendant deux jours. L'ammoniaque et l'eau salée parurent seuls utiles; l'ammoniaque surtout, à l'intérieur et à l'extérieur, dans la période du froid, a compté plus d'un succès entre les mains de mes collègues, pendant toute la durée de l'épidémie. Toujours est-il que parmi les malades atteints les 4 et 5, les trois qui ont guéri, après avoir épuisé la série des accidens typhoïdes, traités d'abord par le punch, le furent ensuite, deux par l'ammoniaque et un par l'eau salée avec des émissions sanguines.

L'insuffisance de nos moyens nous désespérait; l'inefficacité bien constatée de plusieurs d'entre eux, employés souvent et avec succès contre les névroses, tendait à en exclure l'idée et nous faisait vivement regretter de ne pouvoir procéder à l'ouverture des corps. Deux choses nous avaient surtout frappés : c'étaient les symptômes patens du typhus chez les malades traités par le punch et l'opium, et l'asphyxie lente à laquelle semblaient succomber tous nos malades. Cette asphyxie en plein air ne s'alliait pas trop, avouons-le, avec nos idées, et nous semblait pour le moins très-originale; et pourtant, lorsque l'innervation cesse dans le poumon d'un agonisant, la vie est-elle détruite par un autre moyen? Cependant les idées de névrose étaient déjà bien loin : nous nous lassions de faire inutilement, depuis deux

jours, l'empirique médecine des symptômes, et d'essayer, sans succès, des révulsions sur la peau et sur le canal digestif; la pensée de typhus et d'asphyxie, méditée longuement, prévalut, et nous décida à baser en conséquence un traitement rationnel.

Il nous vint alors en mémoire la méthode employée sur lui-même, en 1815, par le praticien dont nous nous félicitons d'avoir été l'élève : atteint du typhus, pendant l'épidémie qui suivit nos désastres, il attribuait son salut à une saignée copieuse suivie de sueurs abondantes.

L'occasion de la mettre en pratique ne tarda pas à se présenter : le 6 avril au soir, une femme de cinquante-deux ans, blanchisseuse, tempérament sanguin, affectée de diarrhée depuis trois jours, venait de s'aliter. Face légèrement grippée; peau froide au visage, aux pieds et aux mains seulement (sensation non perçue par la malade); crampes fréquentes et très-douloureuses aux membres inférieurs; sentiment interne d'une chaleur brûlante; anxiété, agitation, tortillemens abdominaux, envies de vomir non suivies d'effet; point d'urines depuis six heures; pouls assez plein et lent; imagination fortement frappée de l'image de la mort. Nous pratiquâmes une saignée de dix-huit onces; frictions de flanelle sèche, pendant dix minutes, sur toute la surface du corps; une demi-heure après, potion avec l'acétate d'ammoniaque associé au laudanum; infusion de sureau chaude et sucrée; nombreuses couvertures. Une sueur abondante s'établit et dura quinze heures; la plupart des symptômes disparurent, la malade put dormir quelques heures, et le lendemain elle n'éprouvait plus que quelques crampes avec un violent mal de tête. Attribuant ce nouveau symptôme à la potion, nous la supprimâmes, et tous les accidens se dissipèrent dans la journée.

Le 7 et le 8, nous eûmes encore occasion de constater deux fois l'efficacité de la saignée dans la première période de la maladie. L'un de nous, qui avait suivi les armées polonaises, se rappela l'éloge qu'en avaient fait les médecins de ce malheureux pays. Dès-lors notre

plan fut tracé, et, sauf quelques légères modifications, nous l'avons constamment suivi.

Dans la première période, saignée copieuse (une livre de sang au moins, bien entendu avec les modifications commandées par l'âge, le sexe, la constitution, etc.); sangsues à l'épigastre si l'oppression, que nous croyons tenir au spasme du diaphragme, n'est pas amoindrie. On a remarqué que presque toutes les femmes atteintes ont eu une dysménorrhée ou une aménorrhée complète; aussi se trouve-t-on bien dans ce cas d'une application de sangsues *ad vulvam*. Une demi-heure après, une tasse d'infusion de tilleul chaude et sucrée (le thé, le sureau, la violette, ont quelquefois remplacé le tilleul; celui-ci convient mieux aux femmes; le thé a eu l'inconvénient de produire de l'excitation cérébrale; on y a parfois ajouté : alcoholat de mélisse 3 ij, ou acétate d'ammoniaque gouttes xxv; ce dernier doit être banni, il provoque le vomissement). Une température chaude, de nombreuses couvertures, un lit bassiné, une bouteille d'eau chaude aux pieds, ont bientôt amené une sueur abondante, qui se prolonge quinze, vingt-quatre, quarante-huit heures, et anéantit tous les symptômes, quelque effrayans qu'ils eussent été dans le premier moment. Il ne faut tenir aucun compte des symptômes cholériques dont les nuanees viennent périodiquement se dessiner dans cette sueur bienfaisante, ils se dissipent d'eux-mêmes avec promptitude; le vomissement, le plus redoutable de tous, s'arrête bientôt, si l'on supprime toute boisson pendant cinq à six heures, et si on ne permet de boire ensuite que froid et peu à la fois. La langue se couvre, au deuxième ou troisième jour, d'un enduit blanchâtre, que les premières cuillerées de bouillon aiguisé d'oseille enlèvent aisément.

L'état de grossesse ne nous a point éloignés de la saignée dans cette période; nous avons tiré vingt onces de sang à une fille publique, enceinte de sept mois; il n'en est pas résulté le plus léger accident.

Cemment agit la saignée dans ce cas? Sans avoir la prétention de

résoudre cette question difficile, qu'on nous permette une conjecture. Il est évident qu'elle n'est ici ni de précaution, mot assez insignifiant, ni antiphlogistique, ni dérivative. Quel est donc son mode d'action? Nous croyons qu'il est simplement perturbateur. Cette action perturbatrice de la saignée, dont chacun peut aisément faire l'essai sur lui-même, on est étonné de voir les estimables auteurs qui ont écrit sur ce sujet depuis quinze années la passer sous silence; et cependant les effets singuliers d'une saignée rapide, effets si peu comparables à ceux obtenus par les sangsues, ne devraient-ils pas l'indiquer? Il est même des faits, assez communs dans la pratique, tout à fait inexplicables autrement. Sans nous arrêter à celui si extraordinaire cité par M. *Fréteau*, nous n'en allèguerons que deux connus de tous les étudians de Caen. La fille Delente, après plusieurs accès consécutifs d'hystérie, reste souvent empêchée d'un bras, qui demeure demi-contracté et tordu sur lui-même; à peine la lancette a-t-elle percé la veine, que les doigts s'allongent, la contracture et la torsion cessent. La fille Vauquelin, autre hystérique, est sujette, après des attaques réitérées, à une aphonie rebelle à tous les moyens; la saignée produit instantanément chez elle un aussi prodigieux effet que chez Delente. Certes, il n'y a rien ici de dérivatif ou d'antiphlogistique; et, s'il faut exposer notre idée tout entière, dans la plupart des cas l'action principale de la saignée n'est pas autre. Au reste, nous ne préjugeons rien, nous exposons seulement des faits, n'offrant cette idée que comme une simple conjecture, et nous gardant bien d'entamer la discussion sur ce point de doctrine.

Que la saignée d'ailleurs agisse comme on voudra, nous la regardons comme le meilleur moyen à employer dans la première période. Nous n'avons à regretter la perte d'aucun des malades traités par cette méthode, et cette considération est sans doute de quelque importance.

En effet, sur les 17 malades que nous avions eu à traiter spécialement pendant les quatre premiers jours, 12 avaient cessé de vivre le 8 au soir, deux moururent les jours suivans, et, sur les 3 qui ont guéri, deux avaient été saignés au début.

Parmi les 28 cholériques traités également par nous après le 8 avril, 4 seulement sont morts, et nous devons ajouter que 6 d'entre eux n'ont réclamé nos soins que dans la deuxième ou la troisième période. Nous exposons simplement les faits, on jugera.

Prévenons une objection. Les malades que vous avez traités étaient-ils vraiment cholériques? Voilà notre réponse : si l'on entend par cholériques ceux seulement qui offrent les symptômes de la deuxième ou de la troisième période, nous n'en avons guéri que trois; mais s'il demeure constant que le mal, non enrayé à son début, parcourt ses diverses phases et se termine le plus souvent par la mort, alors nous en aurons guéri un beaucoup plus grand nombre. Trois exemples funestes établissent pour nous cette conviction; l'un nous est propre, le voici : le 12 avril au soir nous fûmes appelés auprès d'un portier; il avait la diarrhée depuis vingt-quatre heures, et, depuis une demi-heure seulement, de l'oppression avec ce qu'il nommait *un point de côté* (cet homme était sujet aux pleuro-pneumonies partielles), sans vomissemens ni envies de vomir; harassés de fatigue, nous n'apportâmes à l'examen de la maladie qu'une attention très-superficielle; douze sangsues au siége, autant sur le point douloureux, un cataplasme et une boisson émolliente furent prescrits. Une heure après, ses parens nous rappelèrent. Accompagné de celui de mes collègues qui a eu le plus de succès dans la période de froid, période où se trouvait alors le malheureux portier, nous lui prodiguâmes pendant deux heures des soins inutiles, il mourut dans la nuit. On nous dispensera de citer les deux autres; nous voulons bien faire notre censure, mais celle de personne ne nous appartient, pas même celle des docteurs.

Principiis obsta est donc notre règle; et, s'il est en médecine un cas où son observation soit rigoureuse, c'est certainement celui de la dévorante maladie qui nous occupe.

Il est inutile d'ajouter qu'un article inséré quelques jours après dans la Lancette, par M. *Caille*, nous apprit que l'efficacité du trai-

tement que nous suivions était tellement reconnue en Égypte, qu'il y était vulgaire.

Dans la seconde période, le traitement a peu varié. Excepté le punch et l'opium, abandonnés bientôt, les excitans internes et externes ont presque toujours eu la vogue. A ceux déjà cités on ajouta la camomille, la menthe, le croton-tiglium, le liniment des Juifs, les sinapismes et vésicatoires : une vessie d'oxygène fut insufflée inutilement. La poudre de charbon a été administrée par les médecins de l'ambulance, ses résultats nous sont restés inconnus. Nous la donnâmes une fois à une malade d'un de nos collègues, elle a guéri; mais l'ammoniaque fut employé ensuite par lui. Le jus de citron, la bière, à défaut d'eau de Seltz, a été donnée contre les vomissemens opiniâtres, ainsi que l'eau froide. L'ipécacuanha, la glace furent connus trop tard. On a essayé à diverses reprises de tirer du sang ; par la saignée, on en obtenait peu et avec les difficultés les plus grandes; les sangsues ou ne prenaient pas, ou cessaient bientôt de sucer. La peau des cholériques offre alors trop de points de ressemblance avec celle des vieillards, et l'on sait qu'elles percent difficilement la peau froide de ces derniers; on n'ignore pas d'ailleurs qu'elles préfèrent le sang le plus chaud et le plus oxygéné, et celui des cholériques est veineux et presque froid. Il ne faut abuser de rien : on crut s'apercevoir que cette médication, loin de diminuer la violence des symptômes, accélérait la mort : elle fut abandonnée.

Nous avons entendu les malades se plaindre de la chaleur lorsqu'ils semblaient glacés; ils nous ont prié d'éloigner les sachets de sable chaud, briques, fers, etc., au moyen desquels on tentait de les ranimer; ils se plaignaient d'être brûlés quand la chaleur appliquée était très-supportable. Lorsque nous les *repassions*, c'est le mot, la partie repassée s'échauffait; mais, le fer à peine enlevé, elle redevenait froide. Ces faits nous portèrent à penser que ce qu'il y aurait de mieux à faire pendant cette période, serait de s'abstenir de tout traitement et d'attendre la réaction. Mais comment rester spectateur impassible de ce terrible drame? Il est pourtant un moyen, conseillé

par M. *Rostan*, que nous eussions employé si l'occasion se fût représentée ; c'est le bain chaud, où l'on attend la réaction ; alors on se trouve dans le cas de la première période, et le traitement est le même.

Ajoutons qu'après le 8, ayant eu très-peu de malades à traiter dans cette période, nos observations ont dû être assez bornées.

Dans la troisième période : une distinction est ici importante ; si l'on a saigné dans la première et prévenu ainsi les accidens de la seconde, il faut laisser agir la nature, comme il a été dit ; mais si l'on est assez malheureux pour n'être appelé qu'à ce moment auprès d'un malade abandonné à lui-même, il n'y a pas un instant à perdre ; désemplissez les vaisseaux s'il vous est encore loisible de le faire, autrement le sang veineux qui circule dans les artères va tarir pour jamais les sources de la vie.

Enfin si l'on est appelé pour assister à l'agonie d'un mourant, que peut faire la médecine? aurait-elle la prétention de ranimer les morts?

Contra vim mortis nullum est medicamen in hortis.

On a perdu en déclamations inutiles le temps où il fallait agir ; il est trop tard de préparer la défense lorsque l'ennemi tombe sur vous et vous écrase.

Dans le cas de simple diarrhée cholérique, dont nous eûmes une épidémie du 8 au 15, comme il a été dit, voici quel fut notre traitement : si elle était très-violente (quinze, vingt selles par jour), saignée du bras, sangsues au siége, cataplasme émollient sur l'abdomen, infusion de tilleul en quarts de lavemens répétés quatre à cinq fois dans la journée, infusion de sureau ou de violette sucrée, ou décoction blanche pour boisson. Si elle était moins forte, on supprimait la saignée ; enfin s'il n'y avait que deux ou trois selles par jour, on s'abstenait des sangsues (l'eau de riz en boisson ou en lavemens ne convenait pas, elle était pénible à l'estomac ; si l'on tenait à la donner en boisson, il fallait y ajouter du vin et la sucrer ; les préparations opia-

cées convenaient encore moins, elles nous ont paru aggraver le mal en déterminant des vomissemens). Si la diarrhée se montrait rebelle, le mélange de sulfate et de chlorure de soude indiqué par M. *Gendrin* en triomphait aisément. Cette médication a constamment réussi.

Enfin, dans les trois seuls cas où le choléra-morbus, attaqué au début par la saignée, s'est transformé en fièvre intermittente tierce, le sulfate de quinine uni à l'opium en a triomphé.

Quant à la convalescence, nous ne reviendrons pas sur ce qui a été dit ; elle est très-longue, et chacun sait que les eaux gazeuses et les amers légers sont convenables.

Nous ne dirons rien non plus de l'hygiène du choléra ; notre opinion sur ce point n'a jamais varié ; nous avons ri de ces ridicules précautions, de cette attention obstinée à se tourmenter, de ces comiques emplâtres, de ces bons talismans, vraies amulettes de boudoir, au camphre, au vinaigre, au citron giroflé, de ce mal de la peur, comme l'appelait notre Montaigne; intimement convaincus que jamais dans un temps ordinaire, à plus forte raison sous le poids d'une épidémie, on ne rompt avec impunité les habitudes prises de longue main, nous avons toujours donné le conseil de n'y rien changer. Se tenir chaudement, une bonne nourriture, bannir les idées tristes, utiliser ses loisirs et laisser à la Divinité le soin des choses qui échappent à notre intelligence, a toujours été notre avis.

Prudens, futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte premit Deus,
Ridetque, si mortalis ultra
Fas trepidat.

Hor.

Bornons ici cette faible esquisse ; nous aurions pu discourir sur l'origine et la marche du choléra, compulser, citer les auteurs, faire de magnifiques descriptions de l'Inde et de son fleuve, de la Perse et de ses coursiers, des steppes et des glaces de la Russie, des plaines fangeuses de la Pologne, voyager en Prusse, en Autriche, en Angle-

terre, faire en un mot une lourde et inutile compilation. Elle était loin d'entrer dans notre plan ; nous n'avons cité presque personne, aimant mieux ne rien dire que nous n'eussions vu ; nous renfermer dans le cercle étroit que nous nous étions tracé, et nous en tenir à la simple exposition des faits accomplis. Ennemi des discussions théoriques inutiles, persuadé que la meilleure médecine est celle qui guérit, si nous avons hasardé quelques idées conjecturales, nous les avons présentées comme telles, et, dans ce temps de lutte hypothétique, elles trouveront leur excuse dans les résultats heureux de leur application. Cette marche était sans doute moins brillante ; elle s'offrait plus pénible et plus difficile ; devions-nous balancer à la suivre ? C'est peut-être une erreur, mais nous avons la plus forte présomption qu'un croquis exact, scrupuleusement tracé dans chaque commune frappée du fléau, serait plus utile aux hommes et à la science que les imaginations et le pompeux verbiage des rapsodies faites ou à faire sur le choléra-morbus.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

In omni morbo, mente valere et benè se habere ad ea quæ offeruntur, bonum est : contrarium verò, malum. *Sect.* 2, *aph.* 33.

III.

Dejectiones nigræ, qualis sanguis niger, sponte prodeuntes, et cum febre et sine febre, pessimæ. *Sect.* 4, *aph.* 21.

IV.

Morbis quibusve incipientibus, si bilis atra vel sursùm vel deorsùm prodierit, lethale. *Ibid.*, *aph.* 22.

V.

Mulieri in utero gerenti, si alvus multùm fluxerit, periculum ne abortiat. *Sect.* 5, *aph.* 34.

VI.

Quæ in utero gerunt, harum os uteri clausum est. *Ibid.*, *aph.* 51.